N° 408 — CINQ CENTIMES — Mardi 7 Janvier 1890

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr. 00

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux *Bureaux du Journal*, 14, Rue Nationale, à LILLE, 51, rue Nationale, à PARIS, à l'*Agence Audbourg*, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour toute la *BELGIQUE* et la *HOLLANDE*, à la Société anonyme de publicité générale, 101, boulevard Anspach et 9, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

PAROLES PACIFIQUES

La solennité du jour de l'an a fourni aux chefs de la plupart des Etats de l'Europe, l'occasion d'exprimer leur pensée sur la situation politique dans les courtes allocutions qu'ils ont prononcées en recevant les différents corps de l'Etat.

Nous n'avons pas besoin de dire que partout il a exprimé des sentiments pacifiques, et le désir de voir se consolider cette paix précaire qui a été si souvent ébranlée et menacée pendant les dix-neuf années qui se sont écoulées depuis que l'équilibre européen a été détruit.

La France veut la paix, M. Carnot l'a dit avec raison dans sa réponse au nonce, et en tenant ce langage, il a été l'interprète non-seulement du gouvernement, mais de la France tout entière. Non, il n'y a pas, chez nous, comme chez nos voisins d'au-delà du Rhin et d'au-delà des Alpes, un « parti de la guerre ». Nous pouvons être divisés sur les questions de politique intérieure, mais en ce qui touche l'extérieur, nous sommes unis dans la même pensée et le même désir. C'est ce qui fait notre force.

On ne l'ignore pas à l'étranger et c'est une des raisons pour lesquelles on nous respecté;

On sait bien aussi que nous ne songeons pas à la guerre et cependant, on nous appelle « les revanchards » sans doute nous songeons du passé; c'est pour nous un devoir d'y songer, nous songeons aussi à l'avenir; nous songeons à notre patrie humiliée et mutilée et au jour où il nous sera donné de recouvrer ce que nous avons perdu, mais de là à prétendre comme on le fait du Allemagne que nous rêvons une revanche prochaine, que nous désirons la guerre, il y a loin.

D'autres l'ont désirée la guerre, et il n'y a pas longtemps; ils ont même fait tout ce qu'ils ont pu pour nous exciter, nous faire sortir de notre réserve, ils n'y ont pas réussi : ils comptaient pour cela sur ce qu'ils appelaient notre chauvinisme et notre légèreté de caractère, à leurs provocations nous avons opposé le calme, du sangfroid et de la sagesse.

La triple alliance qui se donne comme la meilleure garantie du maintien de la paix, n'est pas cependant autre chose qu'une menace permanente de guerre. Pourquoi en effet a-t-elle été conclue? dans quel but? sinon en prévision de luttes que ses adhérents considèrent comme prochaines et inévitables. Sans doute, la triple alliance ne veut pas la guerre en ce moment, car elle sait fort bien que le beau rôle ne serait pas de son côté, et qu'elle n'aurait pas les sympathies des autres peuples de l'Europe — mais elle compte sur l'avenir — et surtout sur les alliances d'Orient. Là, en effet, est le point noir, le nuage d'où partira peut-être l'éclair qui mettra le feu aux poudres.

Dans cette région, deux puissances, la Russie et l'Autriche, sont en présence : chacune d'elles s'efforce de faire prévaloir son influence dans les provinces balkaniques, mais elles ne concentriraient ni l'une ni l'autre à une action armée qu'à la dernière extrémité.

Ce qui est à craindre, c'est que l'action brouillonne de l'Allemagne ne vienne à s'ingérer dans ces affaires et à pousser l'Autriche contre le Czar, comme elle s'est efforcée, avec l'aide et la complicité de M. Crispi, d'indisposer le peuple italien contre la France. Mais il est peu probable que l'empereur François-Joseph consente à jouer un pareil rôle et à se lancer tête baissée dans une aventure où il aurait plus à perdre qu'à gagner; car il ne saurait ignorer que la prétendue amitié de l'Allemagne pour ses alliés n'est qu'un trompe-l'œil et que ce que M. de Bismarck cherche avant tout, c'est à développer l'influence de l'empire allemand, à étendre et à fortifier son action dans toutes les régions de l'Europe.

D'ailleurs à Vienne, on ne saurait avoir oublié Sadowa.

D'autre part, l'empereur Alexandre, qui est devenu, pour ainsi dire, l'arbitre de la paix et de la guerre, est un esprit éclairé, et peu capable de céder à un entêtement irréfléchi, il a prouvé qu'il est animé des sentiments les plus pacifiques.

C'est pourquoi nous pensons que l'on peut envisager l'avenir avec sécurité et espérer que la paix ne sera pas troublée en 1890 qu'elle ne l'a été en 1889.

Un vieux républicain.

SIGNE DES TEMPS!

Les journaux boulangistes publient les circulaires de MM. Naquet, Léouzon Leduc et consorts qui brignent à nouveau les suffrages des électeurs de la coalition réactionnaire.

Il est à remarquer que le nom de M. Boulanger ne figure dans aucun de ces documents. Les amis de l'exilé de Jersey, passés à l'état de boulangistes honteux, en sont réduits à ne plus oser avouer leur général. Signe des temps!

LES TRAINS MILITAIRES

Curieuses expériences. — Les signaux électriques.

Le régiment des chemins de fer doit se livrer prochainement à de curieuses expériences : il s'agit de savoir comment on peut mettre en communication avec un train des appareils destinés à le couvrir à la fois à l'avant et à l'arrière.

Un train obligé, par exemple, de procéder à un déploiement de troupes en rase campagne, ferait ainsi jouer électriquement et automatiquement un signal pour annoncer son arrêt aux trains qui le suivent ou à ceux qui viennent à sa rencontre.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir Roubaix-Tourcoing

Anniversaire de la mort de Gambetta

Paris, 5 janvier. — Les amis de Gambetta et les membres de son ancien comité de Bellevilleville se sont rendus ce matin aux Jardies, à Ville d'Avray. Les pompiers de la commune faisaient la garde d'honneur.

Parmi les couronnes, on en remarquait trois fort belles. L'une en immortelles, avec de rubans en soie jaune et verte, portait cette inscription : « A Gambetta, les républicains bréséliens. » La deuxième couronne, en violettes et en roses naturelles, était offerte par Mme Arnaud de l'Ariège; la troisième, enfin, en fleurs naturelles également, était envoyée par M. Auguste Lalance, député de Mulhouse au Reichstag.

Après une visite dans la maison, les invités se sont groupés.

M. Joseph Reinach a prononcé le discours d'usage.

En terminant, M. Reinach s'est expliqué sur la politique qu'il fallait suivre pour se conformer à la doctrine de Gambetta.

M. Carlat a lu ensuite quelques strophes, puis M. Siebecker, prenant la parole à son tour, s'adressant « à Gambetta, a-t-il dit, au nom des Alsaciens-Lorrains, un hommage toujours fidèle. »

UNE MANIFESTATION DES BLANQUISTES - BOULANGISTES

Paris, 5 janvier. — Les blanquistes rochefortistes-boulangistes célébraient aujourd'hui à être bonne, au cimetière du Père-Lachaise l'anniversaire de la mort de Blanqui.

Les comités socialistes révolutionnaires de *Belleville, de Charonne et du Lac Saint-Fargeau* étaient présents à la manifestation.

A une heure et demie, soixante citoyens environ s'étaient placés devant la tombe.

A deux heures, le comité révolutionnaire du 20e arrondissement arrive en criant : « Vive la Commune ! » Le drapeau rouge est déployé.

On remarque dans le cortège deux couronnes, dont une gerbe offerte par le comité central révolutionnaire, et l'autre par les socialistes des Grandes-Carrières.

Les bouquets de fleurs rouges sont déposés au pied de la tombe.

Le député boulangiste du 19e arrondissement, *M. Granger, prend le premier la parole.*

Il fait l'éloge de Blanqui et rattache la politique suivie par les boulangistes à la politique suivie par le chef révolutionnaire.

Il fait un appel à la bonne volonté aux républicains de toutes nuances, et déclare qu'ils sont, sous une autre forme, les hommes que Blanqui a coqualifiés en 1868.

Marie Astier prend ensuite la parole et, en terminant, est de nitier contre ceux qui ne combattre sans merci par tous les moyens.

Il a terminé en acclamant les députés républicains d'invectives.

Faits Divers Télégraphiques

UN ENFANT TROUVÉ DANS UN CONFESSIONNAL. — Paris, 5 janvier. — Une dame qui venait se confesser dans l'église de la Sorbonne a trouvé dans le confessionnal un enfant nouveau-né qui y avait été déposé par une personne inconnue.

L'enfant a été porté chez M. Lejeune, commissaire de police du quartier de la Sorbonne.

UN CRIMINEL FRANÇAIS A NEW-YORK. — Bordeaux, 5 janvier. — Un Français, nommé Xavier Picavéze, se faisant appeler Frank Franklin, a été arrêté aux mines de Pardel, près de Philipsburg, par deux détectives, dont un de New-York, pour assassinat et vols commis il y a quatre ans en France.

Picavéze et un de ses camarades ont été arrêtés à cette époque en France, pour avoir assassiné un homme riche et sa fille. Mais tandis que son complice a été jugé et condamné par les tribunaux français, Picavéze qui était parvenu à s'évader, est allé se réfugier en Amérique. Activement recherché depuis lors, Picavéze avait toujours réussi jusqu'à présent, à déjouer les efforts des détectives chargés de l'arrêter, bien que ceux-ci l'eussent déjà traqué de près à plusieurs reprises.

Le prisonnier est un homme de 38 ans, et l'on dit qu'il a une femme et quatre enfants en France.

Picavéze avoue les vols dont il est accusé, mais il nie avoir pris aucune part, aux assassinats. Il a été conduit à New-York en attendant les formalités requises pour l'extradition.

FRANÇAIS EN DÉTRESSE AUX ÉTATS-UNIS. — Bordeaux, 5 janvier. — Le consul général de France à New-York écrit au *Courrier des Etats-Unis* pour lui signaler le cas de trente de nos compatriotes que notre consul à Charleston, Mr Thébaut a trouvés dans une misère profonde.

Ces Français avaient été engagés pour travailler aux exploitations de phosphate, près de Jacksonboro (Caroline du Sud). Leurrés par de belles promesses, ils n'ont trouvé que la déception en arrivant sur les lieux. Avis à ceux compatriotes qui se laissent trop facilement embaucher pour les pays lointains dans l'espoir de bénéfices qu'ne se réalisent jamais.

Nouvelles Étrangères

LA CRISE ESPAGNOLE

Madrid, 5 janvier, 9 heures. — Les libéraux protectionnistes mettent comme condition à leur entrée dans le cabinet la création d'un impôt sur les coupons de la dette intérieure et l'adoption d'un amendement au budget de 1890-1891 pour autoriser le gouvernement à modifier les tarifs douaniers et à élever les droits sur les importations, même avant expiration des traités de commerce en 1892.

Le petit roi est à peu près remis d'une forte indisposition qui causa hier une grande anxiété du palais et fit même retarder de quelques heures les pourparlers de M. Sagasta avec les chefs des groupes libéraux.

PERSÉCUTIONS EN ALSACE-LORRAINE

Berlin, 5 janvier. — On dit dans les cercles bien informés que le gouvernement, en réponse aux élections nouvelles en Alsace-Lorraine, prendrait des mesures draconiennes, l'impôt sur la propriété immobilière qui n'appartiennent pas à des Allemands; il s'agirait d'un système analogue à celui employé en Russie par les gouvernements frontières, obligeant la vente forcée des propriétés appartenant aux Alsaciens-Lorrains restés Français.

Une pareille mesure atteindrait 50 0/0 des propriétés immobilières du pays annexés et déprécierait encore leur valeur.

LES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE

Berlin, 5 janvier, 8 h. 15 soir. — On assure que les élections générales pour le Reichstag, auront lieu le 6 mars prochain.

Les socialistes, malgré les tracasseries de la police, déploient une grande activité.

FÊTE MILITAIRE

Bal des officiers de la réserve et de l'armée territoriale

Le bal militaire que les officiers de réserve, de l'armée territoriale et le Cercle militaire préparent pour le 11 janvier à l'Opéra promet d'être brillant.

Les ministres de la *guerre* et de la *marine*, les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique, le gouverneur militaire de Paris, le président de la République ne pouvaient refuser cette faveur à l'œuvre de bienfaisance organisée par les officiers en vue de créer des ressources aux veuves et aux orphelins de leurs camarades.

Les six grandes compagnies de chemins de fer participent aussi à cette fête de charité; elles accordent le quart de place, avec un aller-tour de quatre jours à Paris, à tout officier habitant les départements qui voyagera en tenue et se sera muni par avance d'un billet d'entrée à la solennité militaire du 11 janvier

Sous-Offs Allemands

Le numéro d'hier matin de l'*Anzeiger* télégraphie-t-on de *Nuremberg*, contient une plainte collective des régents (maîtres d'école), appelés à faire un service de réserve dans le 6e régiment d'infanterie à Amberg. Citons quelques expressions favorites de MM. les sous-officiers à leur égard.

— Horde de porcs!

— *Cochons inabolis!*

— Repus de graisse!

— Safe bande!

— Têtes de bagne!

Un régent était tombé épuisé sur le terrain des manœuvres, un sous-officier se précipita, la crosse en l'air, sur quelques camarades qui s'apprêtaient à lui donner des secours, en hurlant :

— F.... le camp, tas de charognes, laissez-le, ce sale maître d'école, jusqu'à ce que la m... lui coule dans les g....

Après cela tirons l'échelle.

LE SHAH ET SES AMBASSADEURS

Le prix d'un voyage. — Les moyens financiers du Grand-Vizir

Le prince Nazem-el-Molk Mirza-Malcom-Khan, ambassadeur de Perse à Londres depuis 1873, vient d'être révoqué à la suite de circonstances assez curieuses.

Il paraît que la grande tournée que le shah de Perse a fait cet été en Europe n'a pas coûté moins de deux millions.

Dans les sphères officielles de Téhéran, on a trouvé la somme un peu ronde, et le grand-vizir, pour ne pas obérer le Trésor, a émis l'avis de faire supporter les frais du voyage royal par les dignitaires persannes établies dans les capitales européennes visitées par le souverain.

Le projet, a dit-on, fait faire à l'ambassadeur en Angleterre une forte grimace, et il a protesté avec tant de véhémence que le grand-vizir, impatienté, l'a purement et simplement casé aux gages.

UN DRAME DANS UNE CAGE

Scène d'hypnotisme dans une cage de lions. Coups de griffes

Une très émouvante scène qui aurait pu avoir un dénouement tragique a eu lieu avant-hier soir à la ménagerie Redenbach, installée en ce moment à Bellefin.

Tous les soirs, l'hypnotiseur Dorsay, accompagné de son sujet, miss Sterling, et du dompteur Redenbach, entrent dans la cage centrale où les lions font leurs exercices, pour y donner une séance d'hypnotisme.

Hier, au moment où ils firent leur entrée dans la cage, les fauves parurent très surexcités; malgré cela, Dorsay commença ses expériences et miss Sterling ne tarda pas à être endormie.

Le lion Nancy, que la présence de Dornay et de son sujet semblait importuner davantage, apercevant miss Sterling inerte, se précipita sur elle, posa ses pattes sur les jambes de l'infortunée et lui fit avec ses énormes griffes de très sérieuses blessures.

Le dompteur Redenbach se jeta résolument entre son lion et sa victime et fit assez heureusement pour le maintenir jusqu'à ce que Dornay et miss Sterling aient pu sortir de la cage.

Le public qui assistait à cette dramatique représentation était très vivement impressionné; aussi ne ménagea-t-il pas ses applaudissements au courageux dompteur, dont l'intervention avait évité un dénouement fatal.

LA PRODUCTION DE L'ÉLECTRICITÉ

La Société des ingénieurs civils a assisté, dans sa dernière séance, à des expériences fort curieuses et qui ne tendent ni plus ni moins qu'à bouleverser complètement les notions acceptées jusqu'ici sur la production de l'électricité.

Il a été établi, en effet, que la force électrique peut être produite par des combinaisons chimiques aussi bien que par des moteurs. On voit immédiatement l'importance du fait s'il est vrai que l'on peut supprimer les machines à vapeur et autres forces motrices jusqu'ici si difficile à se procurer.

MENUS PROPOS

Nous nous plaignons souvent des lenteurs de la justice et, quand un procès dure cinq ou six ans, on trouve que c'est beaucoup.

Hier, à Neutra, en Hongrie, s'est terminé un différend qui n'a pas duré moins de 470 ans.

Inutile de vous dire que ce procès a nourri je ne sais combien de générations d'hommes de loi. La succession en litige, une succession colossale, a fondu doucement comme un pain de beurre au soleil.

Il s'agissait d'un héritage laissé par l'évêque de Neutra, Ladislas Demendy, mort en 1419.

Pendant 150 ans les propriétés immenses que le défunt possédait, demeurèrent au pouvoir des Turcs.

Après un siècle et demi on comprend qu'il était assez difficile de mettre d'accord les arrières petits-neveux ou cousins des héritiers primitifs.

Il y avait des tas de millions, mais le long des siècles, les avocats ont tant bu et mangé que dernièrement on vient de partager le solde de l'héritage (22,000 florins) entre... 2,000 héritiers, soit onze florins, un peu plus d'un louis par tête.

A peine de quoi boire une bouteille de *tokaï* à la mémoire de l'évêque.

PETITES NOUVELLES

M. Andrieux, qui avait « renoncé » démissionnaire de la vie politique, il y a 3 ans, à la suite de quelle mésaventure électorale, — renonce également au journalisme militant.

Il abandonne la direction de la *Petite République Française*.

Le commandant Gourdon, qui vient d'être fait officier de la Légion d'honneur, est l'héroïque marin qui, monté sur un mauvais canot à vapeur, réussit à remplir, à Shâgo, il y a quatre ans, un croiseur chinois : son enlèvement étant désormais, il ne fut sauvé que par miracle.

Un fils de Livingstone. — On annonce la mort de M. Oswell Livingstone, le dernier survivant des fils du célèbre explorateur.

M. Oswell Livingstone, né dans le Sud de l'Afrique, à Pondoke et non pas détaché comme missionnaire. Il y a environ quarante-trois ans, s'était établi comme négrier, depuis plusieurs années, à Saint-Albans.

Il a succombé à une maladie de poitrine.

Une invasion de rats.

Le comté d'Ayr (Ecosse), en Ecosse, est actuellement la proie des rats. On en lui jusqu'ici millions, mais rien ne fait, le nombre des rongeurs augmente toujours.

Les habitants de la région se sont réunis déjà plusieurs fois pour aviser, mais ils n'ont rien trouvé.

Le Local Government Board intéressé se décide que les pièces, mortes par des chats enragés pourront être envoyées à l'Institut Pasteur, aux frais des contribuables.

On sait l'intérêt que Mme Carnot porte aux malheureux. Elle vient de donner une nouvelle preuve de sa charité en faisant remettre à la supérieure de la maison Notre-Dame-des-Champs des petites sœurs des pauvres la somme de 3,000 francs qui doit être divisée entre les trois maisons que possède à Paris cette institution charitable.

Les Grèves en Belgique

De notre envoyé spécial

Dans le Borinage

Cuesmes, 5 janvier. — On fait des efforts pour susciter une grève et amener les ouvriers du Borinage à faire cause commune avec ceux de Charleroi.

On placarde partout des affiches engageant les charbonniers à exiger une hausse des salaires et une réduction de la journée de travail.

On annonce également, pour cet après-dîner, un meeting qui sera donné dans le salon Tellier, local de la Société coopérative.

Malgré tout, on croit généralement que les ouvriers continueront le travail. La société du Levant du Flénu à d'ailleurs été au-devant des désirs de son personnel; elle a accordé une nouvelle augmentation de salaire depuis le 1er janvier. Nos charbonniers se préoccupent fort peu de ce qui se passe à Charleroi. Les travailleurs d'élite se font jusqu'à 7 à 8 fr. par jour; la moyenne des salaires est de 4,50; les quinzaines sont donc bonnes et on ne paraît disposé à les laisser échapper.

On ne craint aucun désordre, ni aucune complication. Les autorités entièrement rassurées n'ont pas cru devoir prendre des mesures préventives.

Wasmes, 5 janvier. — Un grand meeting ouvrier, tenu par le citoyen Fauvieux, conseiller communal, a eu lieu hier soir à Wasmes. Des affiches rouges convoquant les travailleurs avaient été placardées dans la journée. Environ 800 mineurs assistaient à la réunion dans laquelle il régnait une certaine effervescence. Fauvieux, après avoir recommandé le calme en tout et partout, y a traité les questions des salaires et du minimum d'heures de travail.

Il a adjuré les ouvriers de s'affilier sans plus de retards aux coopératives, aux caisses de secours et aux syndicats en vue de formation. L'assemblée s'est séparée aux cris de : Vive la grève?

A Charleroi

Pont-l'Evêque, 5 janvier. — La situation

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 66

LA PETITE MIONNE

DEUXIÈME PARTIE

LES DÉSESPÉRÉS

— Qui donc vous a dit que je pourrais faire ce travail?

— Personne. C'est moi qui ai pensé cela.

— Mais vous ignorez, monsieur, si je suis capable...

L'Italien sourit finement.

— Je sais, cher monsieur Mollin, que vous avez beaucoup de talent, une grande imagination.

— Mais, enfin, quelqu'un vous a parlé de moi?

Antonio secoua la tête et répondit en souriant :

— Je lis les journaux; ce sont eux qui, dernièrement, m'ont parlé de vous.

— Ah! vous avez lu...

— Oui, j'ai lu les articles où l'on fait votre éloge à propos d'une femme que vous avez noyée et que vous avez courageusement sauvée. Je n'ai pas à vous le cacher, cher monsieur Mollin, c'est la lecture de ces articles qui m'a donné l'idée de m'adresser à vous pour ce scénario que me demande mon ami le marquis Gregorio Malti.

— Je vous remercie de la préférence que vous avez eu devoir m'accorder; toutefois, permettez-moi de vous faire remarquer que je suis encore inconnu.

— Bien ne dit que dans un an, vous ne serez pas célèbre.

— En attendant, je n'ai aucune notoriété, répliqua le poète, laissant glisser un sourire sur ses lèvres. Vous pourriez trouver à Paris, facilement, plusieurs auteurs, ayant un nom, qui sauraient mieux que moi, exécuter le travail que vous demande M. le marquis Gregorio Malti.

— Je n'en sais rien, cher monsieur Mollin; c'est vous que j'ai choisi pour ce travail et je m'adresserais à un autre que si vous refusiez.

— Je ne refuse pas, monsieur.

— Alors, vous acceptez?

— J'accepte.

— A la bonne heure.

— Ne voulant pas vous tromper, j'aiceru devoir vous dire...

— Que vous êtes encore inconnu? Oh! cela importe peu, je vous assure; il ne suffit, à moi, d'être convaincu que le poème que je vous demande pour le seigneur Grégorio sera écrit en beaux vers et renfermera toutes les qualités scéniques désirables. N'auriez-vous pas déjà, quelque poème d'opéra en préparation.

— Oh! un plan informe que j'ai depuis longtemps abandonné.

— Quel titre?

— *Le dernier Gaulois.*

— Hé! ho! cela prouvet. Vous devez avoir-là des Romains.

— Oui, un préfet des Gaules, Eudore, ami de César; Romains, Gaulois, et Francs sont mes personnages.

— C'est parfait, cher monsieur Mollin, parfait, il faut reprendre ce plan, le travailler et nous écrire le *Dernier Gaulois*.

— Combien de temps accordez-vous pour ce travail?

— Le temps qu'il vous faudra pour le faire; cinq mois, six mois.

— En ce cas, c'est bien.

— Seulement, cher monsieur Mollin, je vous prierai de me livrer chaque acte aussitôt qu'il sera terminé.

— Rien ne pourra s'y opposer.

— Il nous reste à parler des conditions?

— Oui, monsieur.

— Si le poème d'un opéra ou d'un opéra-comique vous était demandé par un compositeur de musique de Paris, vous lui donneriez votre pièce sur lamelle il travaillerait à son tour; sa partition écrite, il présenterait l'ouvrage au théâtre, et vous attendriez qu'il fut représenté pour toucher vos droits d'auteur? C'est ainsi, je crois que les choses se passent en France. L'attente est souvent de plusieurs années et les auteurs qui ne sont pas riches doivent la trouver bien longue.

Mais notre cas n'est plus le même; il s'agit d'un ouvrage que vous allez faire et dont vous recevrez immédiatement le prix, sans que pour cela, je me hâte de vous le dire, vous ayez à abandonner vos droits sur la propriété de votre œuvre. J'entends qu'il ne vous sera point interdit de la publier en France et que si l'opéra paraît au jour sur la scène, vous toucherez aux droits d'auteur. Sur ce point, cher monsieur Mollin, êtes-vous satisfait?

— Oui monsieur.

— Maintenant, parlons du prix de l'ouvrage; le marquis Gregorio Malti vous offre cinq francs pour chaque acte du poème; cela vous convient-il?

— Parfaitement!

— Alors tout est convenu. A 14 livraison de chaque acte, je vous remettrai cinq cents francs. Nous signerons, s'il vous plaît, un petit traité.

— Je le crois nécessaire.

— Oui, il faut un petit acte de nos conventions. Dès demain, je le préparerai et nous le signerons.

— Je passerai chez vous demain soir.

— Inutile; je viendrai ici.

— Soit mais vous pourriez bien me donner votre adresse; je puis être obligé de vous écrire.

— Oui, si vous avez à me voir, il faudrait m'écrire; je ne suis presque jamais chez moi; vous pourriez venir plusieurs fois me demander sans me rencontrer. Je demeure rue Turbigo, hôtel de Naples. Du reste, cher monsieur Mollin, mon adresse à Paris sera sur notre petit acte.

Allons, poursuivit l'Italien en se levant, je suis content de ma matinée; je vais écrire ce soir à mon ami Grégorio Malti; il sera enchanté d'apprendre qu'il aura bientôt son poème. *Le dernier Gaulois!* ce sera un chef d'œuvre.

Il tendit à Alexis sa main gantée.

— Vous êtes un aimable homme, cher monsieur Mollin, dit-il, et j'ai un grand plaisir à vous serrer la main.

— Quand aurai-je l'honneur de vous revoir? demanda Alexis.

— Pas demain, je ne pourrais venir; mais après-demain matin, je serai ici de bonne heure.

L'Italien se retira, paraissant très enchanté du marché qu'il venait de conclure.

Antonio Pernechi parti, Alexis relut la lettre du théâtre de l'Odéon.

— Mais c'est à n'y pas croire! s'écria-t-il, et je suis prêt à dire comme mon ami George-t. C'est un rêve; est-ce que nous sommes transportés au pays des enchanteurs et des génies? O Providence!

Dix minutes après, Alexis était près de Georges Ramel et lui racontait, tenant à la main la lettre du théâtre, la conversation qu'il venait d'avoir avec l'Italien Perrucchi.

— Mon cher Alexis, dit le peintre, je suis pelne de cœur de cette, ces choses heureuses ne pouvaient manquer de l'arriver.

— Mais si rapidement, le même jour au même instant?

— Comme à moi l'autre jour.

— C'est la corde que nous avons coupée qui nous porte bonheur.

— Et ton emploi, demanda Georges doucement ironique.

Le poète eut un geste superbe.

— Je le laisse à un autre, répondit-il; j'ai ce matin retrouvé ma plume!

— La raison t'est revenue, dit simplement Georges.

XX

UNE PLACE EN RUSSIE

Le jour où Etienne Renaudin osa enfin quitter sa chambre, il fit une première démarche, en vue de trouver une position analogue à celle qu'il avait chez M. Clamergeat.

Il y avait nécessité pour lui de ne pas rester trop longtemps sans emploi.

Connu comme un garçon intelligent et très capable, ayant été un des meilleurs élèves de l'école de Châlons, on lui avait fait des propositions, lorsqu'il était chez M. Clamergeat, pour entrer dans une maison rivale. Cette maison, qui avait également ses ateliers de construction à Saint-Denis, avait été fondée par une ancienne et était dirigée par M. Grappon, un ingénieur d'un très grand mérite.

Or avant de chercher ailleurs, Etienne avait à offrir ses services à M. Grappon.

L'ingénieur reçut le jeune homme avec beaucoup de politesse, parut étonné qu'il se fût séparé de M. Clamergeat, mais ne lui en demanda point la cause.

— Mon cher monsieur Renaudin, dit-il, je vous connais de réputation et je sais que vous n'êtes pas le premier venu; aussi, je grand plaisir à vous donner une place dans mes ateliers; mais, pour le moment, notre personnel est au complet et je ne prévois pas, malheureusement, que nous ayons à l'augmenter dans un temps plus ou moins rapproché.

Nous traversons une époque de crise commerciale et industrielle qui n'est pas sans nous causer certaines inquiétudes.

Nous constatons et nous ne sommes pas les seuls à nous plaindre, — une diminution sensible dans le chiffre de nos affaires. Depuis plus d'un an les commandes sont en décroissance et nous ne pouvons dire quand s'améliorera cet état de malaise.

L'Allemagne, l'Autriche et surtout l'Amérique nous font une concurrence acharnée; on va chercher à l'étranger ce que nous avons chez nous, comme si nos constructions étaient de qualité inférieure.

Il n'est pas jusqu'à nos grandes compagnies de chemins de fer qui n'aillent maintenant acheter leurs machines hors frontières.

Je vous dis ce que j'ai pour vous exprimer mes regrets de ne pouvoir, quant à présent, du moins, accepter vos services; car aux hommes de votre mérite, nous ne saurions, hélas! vous offrir de suffisantes situations.

Et ayant ainsi rassuré son nouveau client, Etienne prit un crayon, ses compas et se mit à travailler jusqu'au soir. Le travail était la plus belle des distractions et, grâce à travail qu'Etienne parvenait, peu à peu, à éloigner de sa pensée le souvenir de Mlle Clamergeat et à cicatriser la plaie de son cœur.

Quand l'image de la connaissance jeune fille lui apparaissait soudain, vite il s'enfonçait dans un calcul géométrique et l'image s'effaçait.

(A suivre) — EMILE RICHEBOURG.